

CORBEIL-ESSONNES
31 MARS > 20 MAI 2023

FESTIVAL PHOTOGRAPHIQUE #11
L'ÉLÉMENT URBAIN HABITER

Dossier de presse 2023

Françoise **Hugui**
Sébastien **Van Malleg**
Ferhat **Bouda**
Lionel **Jusseret**
Juliette **Pavy**
Alexa **Brunet**
Hannah **Reyes Morales**
Jeffrey **Guillemard**
Stéphanie **Buret**
Ulrich **Lebeuf**
Cyril **Zannettacci**
Yassine **Sellame**
Rafael **Yaghobzadeh**

Habiter

Le festival photographique **L'Œil Urbain** est de retour à Corbeil-Essonnes du **31 mars au 20 mai 2023** pour sa 11^e édition. **Sébastien Van Mallegheem**, photographe en résidence à Corbeil-Essonnes qui travaille depuis plusieurs mois sur la question du mal-logement a orienté le choix de la thématique **Habiter**. Il est entouré de **Françoise Huguier, Ferhat Bouda, Lionel Jusseret, Juliette Pavy, Alexa Brunet, Hannah Reyes Morales, Geoffrey Guillemard, Stéphanie Buret, Ulrich Lebeuf, Cyril Zannettacci, Rafael Yaghoobzadeh** et **Yassine Sellame**.

À travers cette thématique, L'Œil Urbain 2023 nous invite à repenser notre façon d'habiter : habiter un territoire, un espace, son métier, ses passions, son corps, son âge... Pourquoi, aujourd'hui, se demander ce que c'est qu'habiter ?

Être, c'est habiter. Il s'agit là d'un besoin fondamental de l'existence humaine. Tout de suite après nos besoins physiologiques et intimement lié au besoin de sécurité, un logement décent est un droit fondamental. Mais habiter, ce n'est pas simplement « quatre murs et un toit ». Habiter est un élément constitutif de notre personnalité et de notre identité, il existe autant de façons d'habiter que d'individus. Habités par nos sentiments, nos émotions et nos passions, nous sommes certes habitants d'un pays, d'une région et d'une ville, mais aussi d'une pensée et d'un corps.

À propos du Festival

L'Œil Urbain explore des thématiques liées aux nouvelles réalités urbaines. Ce festival photographique — dont la onzième édition se tient du **31 mars au 20 mai 2023** — est devenu un rendez-vous incontournable sur le territoire national.

Une dizaine d'expositions — toutes accessibles à pied depuis la gare RER — sont déclinées sous forme de parcours photographique à travers plusieurs lieux de la ville, en intérieur (Galerie d'art municipale, Médiathèque Chantemerle, Théâtre) comme en extérieur (parvis de l'Hôtel de Ville, square Crété, Rue du Trou-Patrix, kiosque à musique).

Depuis la création du festival, un artiste résident est invité à livrer sa vision de Corbeil-Essonnes. Ce photographe restitue ensuite son travail lors d'une exposition qui lui est dédiée lors du festival de l'année suivante. Les expositions du festival photographique *L'Œil Urbain* sont toutes en entrée libre.



© Sébastien Van Mallegheem

Les expositions

Du 31 mars au 20 mai 2023

Françoise Huguier, *HDB À SINGAPOUR*

Sébastien Van Malleghem, *DÉMUNIS*

Ferhat Bouda, *IMAZIGHEN. BERBÈRES, UNE CULTURE EN RÉSISTANCE 2004 - 2022.*

Lionel Jusseret, *LES IMPATIENTES*

Juliette Pavy, *VIVRE DANS UNE ZAD*

Alexa Brunet, *LES HABITATS ALTERNATIFS*

Hannah Reyes Morales, *LIVING LULLABIES*

Jeoffrey Guillemard, *LES DÉPLACÉS INTERNES DU SINALOAS*

Stéphanie Buret, *ORWEL CITY*

Ulrich Lebeuf, *SPETTRI DI FAMIGLIA*

Yassine Sellame, *SKATE BOARDING*

Rafael Yaghobzadeh, *QUAND LA GUERRE TOQUE À VOTRE PORTE, UKRAINE.*

Agenda

Le festival ouvrira ses portes le vendredi 31 mars 2023. Les lieux d'expositions resteront en entrée libre pendant huit semaines, jusqu'au 20 mai 2023. Tout au long du festival, des animations (visites guidées, projections de films, conférences...) en lien avec la programmation seront proposées. Date à venir.

Week-end d'ouverture :

• **Vendredi 31 mars, 19h au Théâtre de Corbeil-Essonnes : soirée d'ouverture du festival et vernissage des expositions de Ulrich Lebeuf, Juliette Pavy et Rafael Yaghobzadeh**

• Samedi 02 avril :

• **14 h à 18h30 : journée de rencontres des photographes avec le public et la presse**

• **19h : vernissage des expositions de Françoise Huguier et Sébastien Van Malleghem, suivi de la soirée du festival**

Plan des expositions



1 Galerie d'art municipale
16, allées Aristide-Briand
> Ferhat Bouda



2 Théâtre de Corbeil-Essonnes
20-22, rue Félicien-Rops
> Ulrich Lebeuf
> Rafael Yaghobzadeh
> Juliette Pavy



3 Parvis Médiathèque
Chantemerle
84, rue Féray
> Yassine Sellame



4 Espace Charlotte Ansart
9, allées Aristide Briand
> Le Petit Œil Urbain



5 MJC-CS Fernand Léger
45, allées Aristide-Briand
> Lionel Jusseret



6 Parvis de l'Hôtel de Ville
place Galignani
> Françoise Huguier
> Sébastien Van Malleghem



7 Square Crété
allées Aristide-Briand
> Stéphanie Buret
> Alexa Brunet



8 Rue du Trou-Patrix
> Jeffrey Guillemard



9 Kiosque à Musique
21, allées Aristide-Briand
> Hannah Reyes Morales



10 Halle du marché
place du Comte Haymon
> Françoise Huguier



11 Gare RER
Place Henri-Barbusse

CORBEIL-ESSONNES (91100)



LE COUDRAY-MONCEAUX

Les lieux d'exposition

4 lieux d'exposition intérieurs, puis des extérieurs, tous accessibles à pied depuis la gare RER et en entrée libre,



Le Théâtre de Corbeil-Essonnes et la Galerie d'art municipale

— installée au rez-de-chaussée du même bâtiment — constituent le centre névralgique culturel de la ville.



La MJC Fernand-Léger (dont le bâtiment est orné par deux vitraux et deux mosaïques signés par l'artiste) est le lieu d'animation incontournable pour les jeunes de Corbeil-Essonnes.



Espace Charlotte Ansart

Le Petit Œil Urbain s'installe pour la première fois dans l'Espace Charlotte Ansart. Cette exposition qui reprend une grande partie de la programmation à hauteur d'enfants, agrémentée d'animations à destination du jeune public, y trouve donc tout naturellement sa place cette année.



Espaces extérieurs. L'équipe du festival met un point d'honneur à investir les espaces extérieurs de la ville, fréquentés par les familles au quotidien et permettant de sensibiliser le public aux expositions « intérieures ». Ainsi, la rue du Trou-Patrix (jouxant le marché couvert), le parvis de l'Hôtel de Ville (en plein centre historique) et le square Crété sont devenus au fil des années des lieux de fréquentation majeurs du festival. Cette année, le kiosque à musique devient un nouveau lieu d'exposition.



Sélection 2023

CORBEIL-ESSONNES
31 MARS > 21 MAI 2023

FESTIVAL PHOTOGRAPHIQUE #11
L'ŒIL URBAIN HABITER



Invitée d'honneur

Françoise Huguier

HDB À SINGAPOUR

(Agence VU' // Maureen Auriol)

-> Halle du marché Place du Comte Haymon (Extérieur)

« Singapour ville-État du sud-est asiatique, plus grand port à conteneurs de la région est devenue depuis quelques années une « grande place de recherche » dans les domaines les plus pointus. Mais l'originalité de cette ville-État est le système des HDB. (Housing Development Board) qui facilite l'accès à la propriété. 90% des Singapouriens sont de la classe moyenne, les salaires sont équivalents aux nôtres. Ils ont une sécurité sociale adaptée et efficace. Un contrôle draconien de l'immigration, des transports en commun très développés, l'état de Singapour fait tout pour que cette classe moyenne se développe à condition qu'elle suive les règles, qu'elle travaille et qu'elle consomme mais également qu'elle fasse des enfants. La fête nationale, le 9 août, a récemment été rebaptisée la « fête de l'amour ». L'état de Singapour et les bonbons Mentos ont réalisé un clip-vidéo appelé « Mentos want Singapour to make babies » pour inciter les Singapouriens à avoir des enfants. Dans le quartier de Punggol, je suis descendue aux stations de métro Paradise et Oasis pour photographier les familles qui ont acheté des appartements de trois pièces. Les appartements sont presque vides, dans certains même il y a juste dans le séjour une grande TV, un aquarium, un gros fauteuil masseur et un canapé. Pas de livres, pas de CD, une cuisine moderne mais avec très peu d'ustensiles pour la bonne raison que beaucoup de ces familles mangent dans les « food-court ». Au mur, rien, et dans les chambres d'enfants que des jeux vidéos, pas de jouets pas de livres. Parfois on a l'impression qu'ils viennent d'emménager alors qu'ils sont là depuis des années. Dans cette uniformité, quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer des gens comme ce bookmaker non officiel, qui a fait parti d'une triade et qui conseille à son domicile.

Un docker célibataire qui vit dans un studio et collectionne les chemises hawaïennes a élevé son poisson porte bonheur qui le fait gagner régulièrement au jeu. Marie, jeune femme prise en charge par une association, qui ne s'habille qu'en rouge, qui croit en Dieu et est marié avec Jésus, comme elle me le confessa. La grande majorité des gens que j'ai photographié vivent dans le stress, aussi, on constate à Singapour que la communauté chrétienne connaît un grand essor, le week-end, les lieux de culte libèrent les fidèles de la classe moyenne de ses angoisses et paraît-il la reconforte ! ».

En 1976, Françoise Huguier débute comme photographe free-lance. En 1983, le journal *Libération* lui offre la possibilité de photographier les mondes du cinéma, de la politique, de la culture et de la mode aussi bien en France qu'à l'étranger. Parallèlement, elle commence un travail personnel sur l'Afrique, la Sibérie, le Japon, la Russie, l'Inde, la mode... En 1989, elle se rend en Afrique, sur les pas de Michel Leiris, ce qui lui inspire un premier ouvrage, « *Sur les traces de L'Afrique fantôme* », récompensé par la *Villa Médicis* dans le cadre du programme *Hors les murs*. Quelques années plus tard, en 1993, l'Académie de France à Rome la consacre à nouveau pour le livre « *En route pour Behring* », journal de bord d'un voyage solitaire en Sibérie. En 1994, elle crée la première Biennale de la photographie de Bamako au Mali, où elle découvre les photographes Seydou Keïta et Malick Sidibé. Grâce aux liens tissés au cours de son premier séjour en Afrique, Françoise Huguier retourne au Burkina Faso et au Mali pour photographier l'intimité des femmes africaines. De ce travail naît « *Secrètes* », un ouvrage édité chez Actes Sud en 1996. Deux ans plus tard, elle expose « *À l'extrême* » à la *Maison Européenne de la Photographie*, fruit d'un travail de plusieurs années dans le KwazuluNatal en Afrique du Sud. En 1999, paraît également l'ouvrage « *Sublimes* », résultat de son expérience de photographe de mode dans les

— Sélection 2023 —

années 1980 et 1990. De 2000 à 2007, Françoise séjourne deux mois par an au sein d'appartements communautaires à Saint-Pétersbourg. De cette immersion au coeur des reliquats de la période soviétique, elle ramène des images ainsi qu'un film. En 2008, "*Kommunalka*" fait l'objet d'une exposition aux Rencontres de la photographie d'Arles, où elle est l'invitée d'honneur de Christian Lacroix. S'en suit une publication, "*Kommunalki*" paru chez Actes Sud. La même année "*Kommunalka*" – film documentaire long métrage – est présenté au *Festival de Cannes* dans la sélection parallèle l'ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion). Elle obtient le Prix Anna Politkovskaïa au 31^e *festival international de films de femmes de Créteil*. En 2004, Françoise retourne pour la première fois au Cambodge, cinquante ans après l'avoir quitté. Un voyage émouvant sur les traces de son enfance prisonnière des Vietminh. En résidence d'artiste à Singapour en 2009, elle travaille sur un nouveau projet, les classes moyennes dans les HDB (Housing Development Board). Ces images ont été exposées pour *le Mois de la photographie* à Singapour. Parallèlement à son activité d'artiste photographe, Françoise Huguier est régulièrement sollicitée afin d'assurer le commissariat d'expositions et de biennales (*Biennale de Bamako*, *Mois de la photographie* à Paris, *Biennale de Luang Prabang*...). Le musée du *Quai Branly* lui confie la direction artistique de Photoquai 2011, la 3^e biennale des images du monde. Elle reçoit cette même année *le Prix de l'Académie des Beaux-Arts* pour son projet sur les classes moyennes en Asie du Sud-Est à l'aube du XXI^e siècle. En 2012, Frédéric Mitterrand lui remet les insignes d'Officier des Arts et des Lettres. En 2014 se tient la rétrospective Françoise Huguier "*Pince-moi je rêve*" à la *Maison Européenne de la Photographie*. La *galerie Polka* présente également une large partie de son oeuvre pour *Paris Photo*. En 2016, le Musée d'Histoire de la Ville de Séoul lui consacre l'exposition « *L'Élégie de la traversée* ». La même année, la mairie du XX^e arrondissement expose « *Virtual Seoul* » au Pavillon Carré de Baudouin. Paraît à cette occasion le livre « *Virtual Seoul* » aux éditions Actes Sud. Pour le Mois de la Photo 2017, Françoise Huguier présente son projet « *Grand Paris. L'approche intimiste de Françoise Huguier* », un travail réalisé pour la Société du Grand Paris, pour lequel, pendant trois ans, elle est allée à la rencontre des familles habitant près des futures gares. Invitée en résidence par la Mairie de Deauville pour le *Festival Planche(s) Contact*, Françoise Huguier poursuit un projet sur les logements sociaux de la ville dont l'exposition « *C'est pas logique, mais c'est normal* » en octobre 2017, présente les images. Au mois de décembre de la même année, « *Virtual Séoul* » est exposé au Musée Olympique de Lausanne, à l'occasion des Jeux d'hiver qui ont lieu en Corée du Sud. Cette année, à l'occasion de la sortie de l'album « *100 photos de Françoise Huguier pour la liberté de la presse* » de Reporters sans Frontières, une série de photographies retraçant la carrière de l'artiste est exposée à la *galerie VU'*. Le mois d'avril 2018 voit l'exposition « *Horizons* » se dérouler au sein de la galerie Maeght à Paris. En 2020, les éditions *Filigranes* publient « *La curieuse* », ouvrage rassemblant les images et objets glanés au fil des voyages de Françoise Huguier. Au cours de l'été de la même année, son « bazar zoulou », comme elle aime à le nommer, fait l'objet d'une exposition « *Les curiosités du monde de Françoise Huguier* » au Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. En 2021, une exposition est organisée à l'institut Français de Bamako sur l'histoire de Mama Sissoko et du Super Biton de Ségou, pour cette occasion, elle autoédite le livre « *Mama Sissoko virtuose de l'Afrique de l'Ouest* ». En 2022, Françoise expose sa série « *Secrètes* » à côté des photos de Malick Sidibé et de Seydou Keita dans la *galerie Art-Z* à Paris et à Arles. Elle expose également ses photos de défilés de mode à la *galerie Ira Leonis*. Une rétrospective de son travail est exposée à Perpignan pour la 34^{ème} édition de *Visa pour L'image* et elle est l'invitée d'honneur du *Salon de la Photo à La Villette* pour y exposer près de 150 tirages retraçant son oeuvre. Cette même année elle sera l'invitée d'honneur du *festival GAP* de Cholet avec ses photos de L'Afrique Fantôme et fait partie de l'exposition collective « *Métamorphose* » à Montpellier.

En 2023, Françoise Huguier devient immortelle, elle est élue au V^{ème} siège de la section Photographie à l'Académie des Beaux-Arts.



© Françoise Huguier, Agence VU'



© Françoise Huguier, Agence VU'



© Françoise Huguier, Agence VU'

Restitution résidence : **Sébastien Van Malleghe** **DÉMUNIS**

-> **Hôtel de Ville (extérieur)**

Corbeil-Essonnes : ville en fin de ligne RER à 30 km de Paris. Aux registres de la mairie plus de 50.000 habitants. Chaque année, 4.500 demandes de logements sociaux s'égrènent au rythme de 90 attributions annuelles, sous un délai d'attente.

Photographe résident pendant un an, j'ai arpenté cette commune à la rencontre de ses fantômes : des hommes, des femmes, quasiment devenus des ombres, prostrés sous un arbre ou un pont ; des réfugiés, sans domiciles devenus squatters, qui disputent aux rats le confort de locaux à poubelles ; des parents anéantis, qui abritent le sommeil de leurs enfants sur la banquette arrière d'une voiture...

L'écumène sombre d'autant de faillites personnelles, de ruptures sociales ou familiales, de maladies brutales, d'addictions, de migrations, de vies brisées. Face à l'accumulation de ces naufrages, l'impuissance de l'état français est patente et masque, autant qu'elle ne légitime, une attitude parfois démissionnaire, souvent désarmée... Ici, drames humains et situations d'urgence redéfinissent la banalité du quotidien.

Le changement de norme défalque le politique d'une prise d'action décisive sur la réalité de terrain et impose un nouveau référentiel à une classe moyenne déjà vacillante : cadre urbain scarifié par la pauvreté et l'indigence, espaces stigmatisés par l'insécurité, hygiène publique déficiente, infestation de rongeurs et de parasites, insalubrité conquérante, dévalorisation du patrimoine familial, partition de biens immobiliers au profit de marchands de sommeil et autres bailleurs sociaux rarement inquiétés par faute de moyen pour ne prendre aucun engagement, s'enrichissant sur la misère de leurs locataires.

Arc-boutés contre cette pauvreté endémique, services municipaux appauvris par la décentralisation et réseau associatif tentent de repousser une surenchère tout aussi inévitable qu'inadmissible : services sociaux surchargés, distributions de nourriture et maraudes nocturnes en centre-ville, patrouilles motorisées à travers tout le département de l'Essonne. Leurs actions, elles aussi, ressassent son leitmotiv : « Appelez le 115 » ; un numéro d'urgence sociale à ce point débordé qu'il sonne longtemps dans le vide. Aux abords de l'hiver, j'ai été témoin de l'impuissance des services d'urgence sociale à répondre à la détresse de familles ou d'isolés sans abri. Ici, les possibilités de relogement d'urgence se réduisent à d'anciens hôtels de la ville, convertis en centres d'hébergement. Parfois dépourvus de sanitaires, ces hôtels peuvent se révéler tout aussi douteux dans les cohabitations qu'ils imposent aux mineurs et aux plus fragiles.

L'accès à ces hôtels m'a été refusé par l'administration départementale, l'accueil de jour du centre-ville de la Croix-Rouge et par différents hôtels indépendants - tel le Saraga, un ancien Formule Un qui affiche la nuitée à 20 euros. Ces refus ont à eux seuls valeur de réquisitoire. Un couple de Géorgiens m'a toutefois ouvert la porte de sa chambre ; une pièce de 5 m², dépourvue de sanitaires. Confinés 24 h/24 h dans cet espace surchauffé, ils subsistent grâce aux distributions de nourriture assurées par les associations. Naïra relève d'une lourde intervention chirurgicale à la tête et son époux est suivi pour un cancer à un stade avancé. Tous deux bénéficiaires de cet hébergement social et d'une prise en charge médicale gratuite, remercient la France pour son aide. Alors que les vents soufflent, et que la pluie s'abat sur le béton, la municipalité a ouvert en catastrophe et pour la troisième année consécutive un centre d'hébergement social d'urgence, situé dans l'ancien bâtiment des associations de la ville ouvert à la mi-décembre l'ancien bâtiment administratif dispose de 16 lits de camps pour les hommes, 4 pour les femmes, sans douche, avec une remise à la rue à 7 h 30 du matin quoiqu'il en coûte. Sorin, un réfugié roumain, a lui aussi bénéficié d'une prise en charge médicale : opéré, il a ensuite été renvoyé à la rue en dépit de son hémiplégie. Une tente lui a été offerte et

— Sélection 2023 —

installée en bord de Seine par les bénévoles de la Croix-Rouge, avant que la police ne lui ordonne de quitter les lieux. Pour subsister, il mendie actuellement dans le centre-ville, en chaise roulante. À n'en pas douter, comme beaucoup des personnes à la rue, il connaît déjà la petite équipe de bénévoles de l'unité locale de la Croix-Rouge de Corbeil-Essonnes, que je remercie non seulement de m'avoir intégré à ses maraudes nocturnes, mais avant tout, de l'humanité de son engagement envers les plus démunis d'entre nous.

Pour Patric, Dialo, Eric, Mustapha, Adel, Elo, Cheyenne, Gerald, Caroline, Alain, Philippe, Khader, Bruno, Stéphane, Corinne, Monsieur Roux, Jean-Baptiste, Chrystelle, Arnaud, Denis, Jean-Marc, Larbi, Eddy, Audrey, Henriette, Nelly et tout ceux que j'aurai pu oublier merci de m'avoir accueilli.

Sébastien Van Mallegheem est un photographe et auteur indépendant, né à Namur en Belgique en 1986.

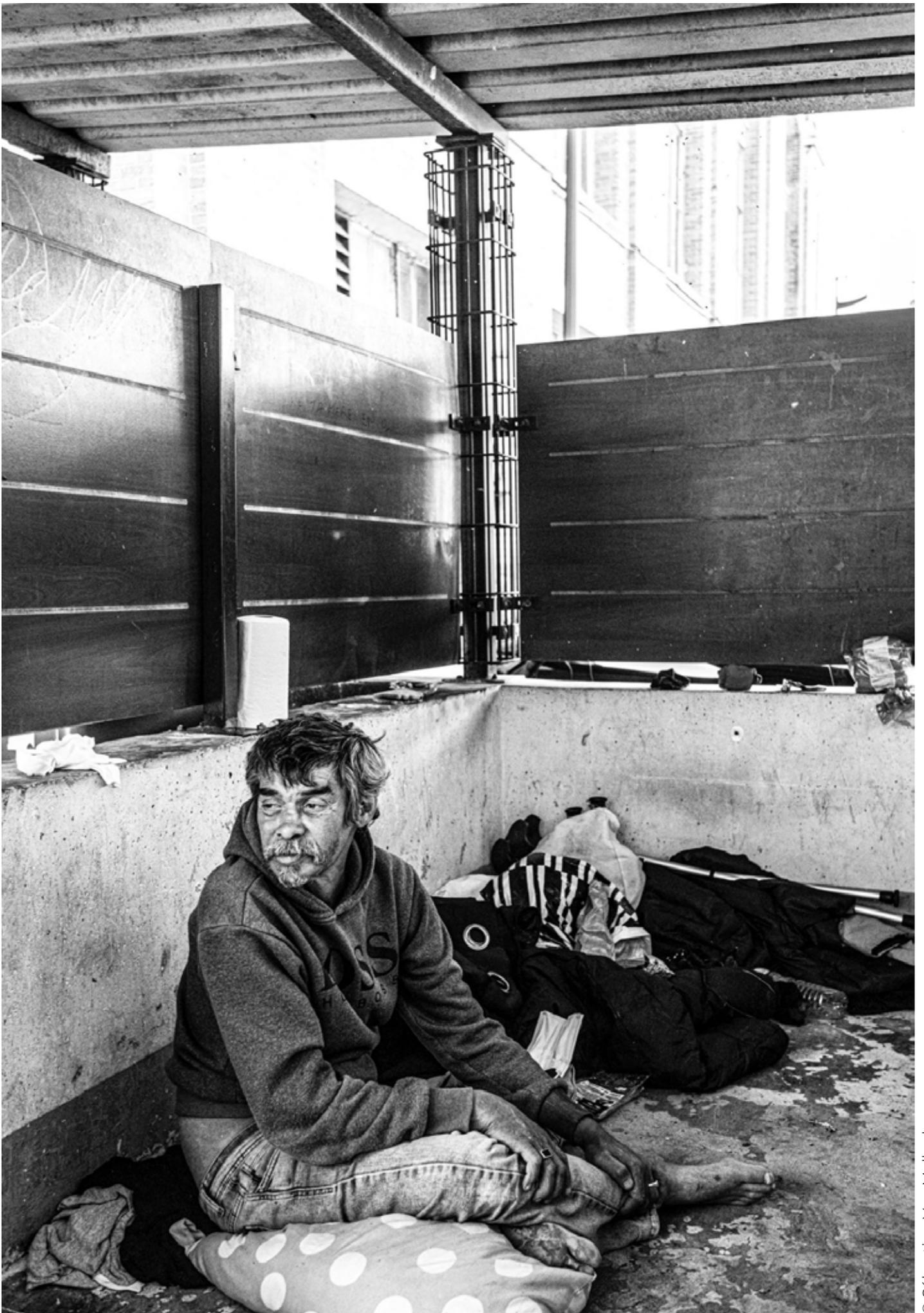
Il a été récompensé par le *prix Lucas-Dolega* et le *Nikon Bozar Monography Série Award* en 2015, le *prix Hip* ainsi que le *prix Belfius* de la presse en 2019.

Diplômé en photographie de l'*École Supérieure des Arts «le 75»* à Bruxelles en 2009, Sébastien Van Mallegheem se dirige vers une photographie engagée en travaillant depuis plusieurs années sur le thème de la justice en Belgique ainsi qu'à travers l'Europe. Il travaille principalement en noir et blanc.

Il a 22 ans quand, de 2008 à 2011, il photographie le quotidien des inspecteurs de police dans leurs relations avec les citoyens. De 2011 à 2014, Sébastien Van Mallegheem poursuit ce travail sur le système judiciaire en photographiant la vie intra carcérale.

Il documente aussi la chute du despote Mouammar Kadhafi en Libye («*The Ruins of the power*»), plonge dans l'underground et la vie de ceux qui à Berlin – artistes, squatters, anarchistes, toxicomanes et clochards – sont «régurgités par la capitale» (*The Last shelter*) et enfin photographie les morgues de Mexico (*Mexican Morgues*). *Prix Hip* 2019 à Paris. Son premier livre «*Police*», sorti aux éditions *Yellow Now*, a été publié en janvier 2013. En 2015, il publie «*Prisons*» chez *AF*, qui lui vaut le *prix Lucas-Dolega* et est distingué *Best photo book of the Year* par le *magazine TIME*.

Photographe indépendant, Sébastien Van Mallegheem travaille régulièrement à la demande pour *De Standaard*, *Libération*, *Le Monde*, *De Morgen*, *Time* et *The Washington Post*. Il est ambassadeur de la marque *Nikon* en Europe. Il est également régulièrement sollicité pour assurer le commissariat d'expositions et de biennales (*Photoquai*, *Mois de la photographie à Paris*, *Biennale de Luang Prabang...*).







Ferhat Bouda

IMAZIGHEN

BERBÈRES, UNE CULTURE EN RÉSISTANCE 2004 - 2022.

(Agence Vu')

-> Galerie d'art municipale (Intérieur)

Singulière et plurielle, la culture berbère très ancienne est aussi l'une des plus méconnues et menacées d'Afrique du nord. Les Imazighen* occupent un vaste territoire allant de la Mauritanie jusqu'à l'oasis de Siwa en Egypte, incluant le Maroc et l'Algérie. Ces deux pays abritent la plus grande partie de la population Amazigh qui forme une entité autochtone : ils sont Touaregs, Rifains, Kabyles, Chleuhs, Chaouis.

Malgré des différences selon les pays, ils se rassemblent autour de valeurs communes : une organisation sociale démocratique, un lien indéfectible à la terre, le sens de la communauté, le rapport au sacré, l'hospitalité et bien sûr la volonté de préserver leur langue et leurs particularités culturelles.

Ne s'inscrivant pas dans la logique des Etats-Nations, nomades ou sédentaires, musulmans, chrétiens ou juifs, les Imazighen et leur culture sont suspectés d'hérésie par les gouvernements nord africains. Souvent opprimés, dispersés, voire persécutés, ils tentent de résister à l'acculturation et à la tyrannie exercée par les gouvernants. Leurs traditions sont un moyen d'ancrage face aux menaces de déracinement et d'anéantissement.

Les Imazighen revendiquent haut et fort la culture et la langue amazigh et il s'agit bien là d'un acte de résistance contre l'assimilation et l'oubli.

* Les Imazighen (Amazigh au singulier) - qui signifie homme libre - est le nom originel du terme occidental berbère.

Photographe algérien, membre de l'Agence VU' depuis 2014, basé à Francfort (Allemagne).

Né en 1976 en Kabylie (Algérie), Ferhat Bouda grandit à Bouzeguen (Tizi-Ouzou). En 1994, « la grève du cartable » lancée par le Mouvement Culturel Berbère (MCB) le pousse à s'investir pour la reconnaissance de l'identité berbère. Ferhat Bouda explore alors différentes voies pour la documenter et en partager les spécificités : le théâtre et la musique d'abord, puis le cinéma, qui le conduit à s'installer à France en 2000, et enfin la photographie, qui se révèle être parfaitement adaptée à sa sensibilité et à son engagement, et à laquelle il décide de se former à Paris.

Ferhat Bouda engage alors un travail au long cours sur la culture berbère et les peuples nomades ; une enquête photographique qu'il développe aussi bien en France et en Allemagne (où il s'installe en 2005), qu'en Algérie, au Maroc, en Libye aux côtés des rebelles berbères, en Tunisie après la chute de Ben Ali, ou encore au Nord du Mali avec les Touaregs.

S'attachant aux regards, aux attitudes et aux gens, aussi bien dans leur quotidien que dans des situations conflictuelles, Ferhat Bouda s'inscrit dans une tradition de la photographie documentaire, et témoigne avec respect de situations complexes souvent difficiles à approcher ou, trop souvent, dissimulées sous des clichés et des stéréotypes.

Lauréat de la bourse *Pierre et Alexandra Boulat* en 2016, du prix et de la bourse de la photographie de l'*Académie des Arts* de Berlin en 2020, son travail est régulièrement publié dans la presse internationale, exposé en Algérie, en Allemagne, en France, et présenté lors de festivals de photographie documentaire.



©Ferhat Bouda, Agence VU'



©Ferhat Bouda, Agence VU'

Lionel Jusseret

Les IMPATIENTES

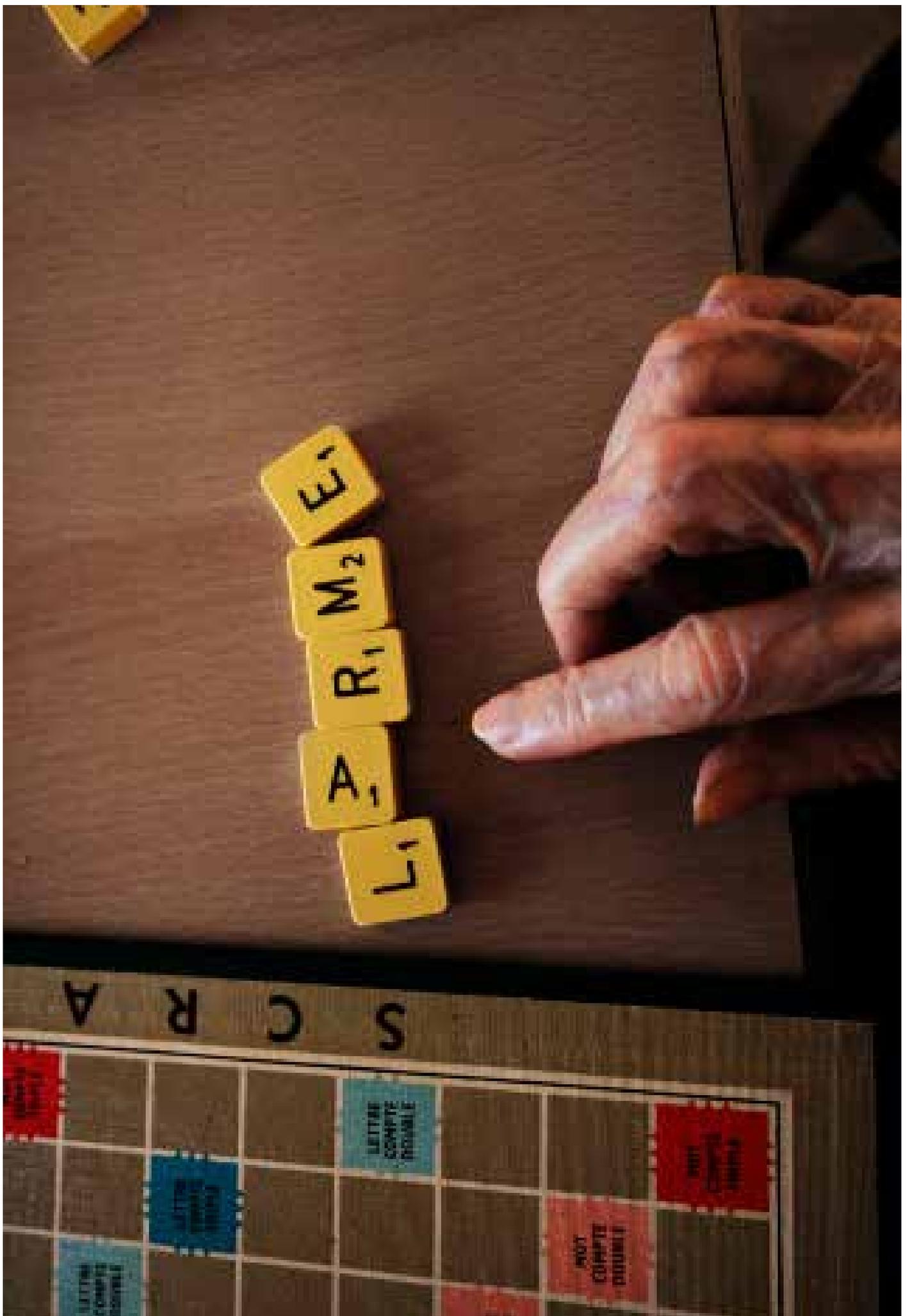
-> MJC-CS Fernand Léger

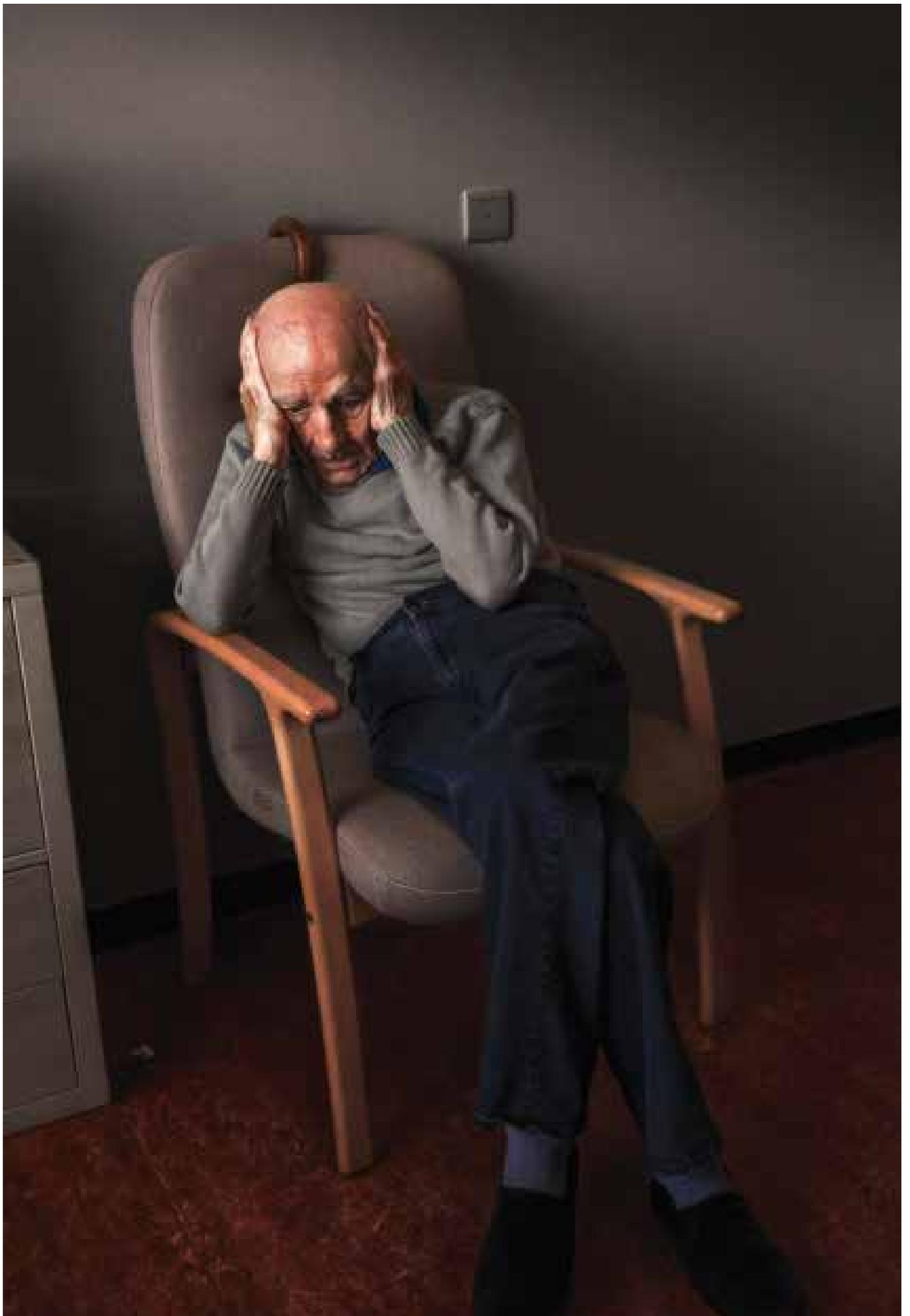
« Midi et cinq minutes. Devant les portes battantes du réfectoire, les résidents soupirent. Les personnes en fauteuil roulant attendent, en rang d'oignon. Celles qui marchent encore sont derrière. Personne ne dépasse personne. Les portes s'ouvrent enfin, la soupe est servie. Les blouses blanches distribuent les « serviettes élastiquées pour adultes » en réalité juste de grands bavoires. Madame Yvonne me fait signe, me demande de l'aider pour nouer sa serviette à son cou. C'est une petite femme malicieuse et pleine d'énergie. Elle était professeure de gymnastique. Je l'aime bien. Elle me regarde avec le sourire : « Alors, comment te sens-tu parmi-nous, dans notre peuple de vieillesse ? »

Pour réaliser ce travail, Lionel Jusseret s'est immergé dans le quotidien d'une maison de retraite. Il y rencontre une communauté invisible qui, malgré elle, se retrouve en marge de la société. Ces hommes et ces femmes nés entre 1920 et 1945 sont appelés la génération silencieuse. «*Les Impatientes*» témoigne des conditions de leurs fin de vie institutionnalisées. Mais au delà de l'hommage à leur culture de papier peint fleuri qui fait écho à lui seul à notre mémoire collective, subsiste une question : pourquoi nos pays dit développés ne sont-ils plus capables de prendre en charge dignement leurs aînés ?

Né en Belgique en 1989, Lionel Jusseret est un photographe documentaire. Ses travaux, internationalement reconnus et récompensés, mêlent un regard anthropologique à une esthétique personnelle de la couleur. Après avoir terminé ses études à l'INSAS en 2012, une école de cinéma belge, il a photographié des enfants autistes au sein de l'association française *J'interviendrais*. À la recherche d'images imprévisibles, Jusseret travaille dans l'intimité de son sujet. Après presque huit ans d'immersion, il a clos sa première série *Kinderszenen*. Un livre, édité par *Loco Edition*, est paru en 2020. Entre 2018 et 2020 il a travaillé dans une maison de retraite pour se rapprocher des personnes âgées et crée la nouvelle série *Les Impatientes* publiée à nouveau chez *Loco* en 2022.







Juliette Pavy

VIVRE DANS UNE ZAD

-> Théâtre de Corbeil-Essonnes (intérieur)

À travers les branches se distinguent plusieurs cabanes...

Ces habitats alternatifs sont situés sur différents territoires : la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, la communauté d'Eotopia, de Kerterre et celle d'Ecolonie.

Poussés par une soif de liberté, d'engagement, mais aussi une envie de vivre autrement, ces habitants atypiques ont tous en commun d'avoir choisi une vie en marge pour échapper aux inconvénients du monde moderne.

Leurs modes de vie alternatifs questionnent la manière d'habiter un territoire. C'est un retour aux sources où la nature est autant un refuge qu'une grande richesse à préserver.

Juliette Pavy vit entre Paris et la Bretagne.

Photographe française, elle est diplômée de la filière photojournalisme de l'EMI CFD et également d'école d'ingénieur en biologie. Elle collabore régulièrement avec la presse nationale comme *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Obs*, *Libération*, *Le Parisien*, *l'Humanité*...

En parallèle, elle développe une approche documentaire de la photographie sur des sujets environnementaux et sociétaux à travers différents reportages comme les Inuits du nord du Canada, le braconnage de tortues à Mayotte ou encore les modes de vie alternatifs. Sa série « *Paardevisser* » sur la pêche à la crevette est récompensée par le prix jeune de RDVI en 2020. Ce reportage a également été présenté lors de plusieurs expositions. La même année, son travail « *Entre les branches, des vies alternatives* » est lauréat de l'appel à projet *Kickstarter x Polka*.

Elle fait partie pendant deux ans du *studio Hans Lucas*, avant d'intégrer en 2020 l'équipe de *Divergence*. Elle a également cofondé le *Collectif Hors Format*. En 2021 elle est parmi les « 30 under 30 women photographers » sélectionnées par *Artpil*. L'année suivante elle fait partie des photographes sélectionnés pour *la grande commande de la BnF* et du ministère de la culture.



© Juliette Pavy



© Juliette Pavy



© Juliette Pavy

Alexa Brunet

LES HABITATS ALTERNATIFS

-> Square Créte (extérieur)

Ils vivent hors des sentiers battus. Ils se sont improvisés bâtisseurs en toute liberté, seuls, en famille ou en groupe, en campagne ou en ville. Cabanes dans les arbres, habitats troglodytes, maisons rondes ou carrées, huttes éphémères, leur habitat est à leur image, unique et plein d'inventivité. Sa conception répond par ailleurs aux besoins quotidiens : s'abriter, s'alimenter, se chauffer. Leur démarche s'inscrit dans un processus global ; l'habitat est témoin d'une pensée, de valeurs humaines, d'un mode de vie alternatif qui séduit de plus en plus.

Durant quatre ans Alexa et Irène Brunet sont parties sur les routes à la rencontre de ces auto-constructeurs. Les photographies d'Alexa, les textes d'Irène et les illustrations de Maude Grûbel, sont rassemblés un un livre : « *Les habitats alternatifs* », préfacé par Joy Sorman. Ils présentent vingt-cinq lieux et habitants à travers la France, rassemblés dans ce livre préfacé par Joy Sorman. L'Oeil Urbain expose les photographies d'Alexa Brunet, qui pousse doucement la porte de ces fascinantes maisons sans jamais en forcer l'intimité.

Née en 1977, Alexa Brunet est une photographe française diplômée de l'Art College de Belfast en 1998 et de l'ENSP d'Arles en 2001. Elle travaille principalement pour la presse, les collectivités et des organismes indépendants. Elle mène par ailleurs des projets personnels en France et à l'étranger en collaboration avec des rédacteurs et des artistes.

Influencée par le cinéma, la peinture et la littérature, Alexa Brunet réalise depuis quelques années des photographies symboliques, qui mêlent l'absurde, l'humour et le poétique. A travers des images scénarisées, elle donne à voir son interprétation de sujets de société tels que les pièges de la technologie, l'habitat, les croyances ou les dérives de l'agriculture industrielle.

Alexa Brunet est régulièrement invitée en résidence et expose dans des musées et des festivals : MAP (Toulouse), *Les femmes s'exposent* (Houlgate), les *Photautumnales* (Beauvais), *Biennale d'Architecture de Venise*, *Images Singulières* (Sète), *les Transphotographiques* (Lille), *Centre Atlantique de la Photographie* (Brest), *Rencontres Internationales de la Photographie* (Arles).

Elle a reçu de nombreux prix et soutiens pour son travail. Elle a publié les ouvrages POST, ex-Yougoslavie, «*Dystopia et Abrégé des secrets*» aux éditions *Le bec en l'air*, «*Habitants Atypiques*» aux éditions *Images en Manoeuvres* et *En Somme* aux éditions *Diaphane*. Ses images sont diffusées par *Pink/SAIF*, elle fait partie du *collectif transit*. Elle vit et travaille en Ardèche.



© Alexa Brunet



© Alexa Brunet



© Alexa Brunet

Hannah Reyes Morales

Living Lullabies

(Agence MAPS)

-> Kiosque (exterieur)

La chanson prend vie à mesure que la nuit tombe. Écoutez-la s'enrouler sous la couverture, se glisser entre le pli des bras berçants, dans les maisons du monde entier... Devant un public d'enfants, un chœur caché remplit la nuit de chants. Ils chantent des berceuses. Ces berceuses, nous les chantons depuis des millénaires. Gravée avec du roseau sur une tablette d'argile se trouve une berceuse babylonienne vieille de plus de 5000 ans. À la lueur d'un téléphone ou au rythme de la ville, elles charment aujourd'hui encore les bébés et les aident à s'endormir. Nous en héritons et nous les transmettons. Nous les transportons au-delà des frontières et nous en fabriquons de nouvelles. Elles contiennent les traces de ceux qui nous ont précédés, et elles garderont des traces de nous longtemps après notre départ. Avec ces berceuses, nous avons inscrit nos plus grandes peurs, et dans le même souffle, nos prières, nos espoirs et nos réconforts. Living Lullabies met en lumière les problèmes critiques auxquels sont confrontés les femmes, les pères et leurs enfants à travers la narration multidisciplinaire des rituels nocturnes des familles. Ce travail explore la façon dont les soignants préparent les enfants au sommeil dans des environnements à risque, et le rôle unique de la berceuse en tant que vecteur de création de sens et de lieux. Pour les familles du monde entier — des mères protégeant leurs enfants de l'air toxique en Mongolie, des familles en Turquie fuyant le conflit syrien, des mères adolescentes dépendant de leurs communautés au Libéria, des familles aux prises avec la crise climatique aux Philippines et des travailleurs essentiels s'isolant de leurs enfants aux États-Unis au milieu de la pandémie de COVID-19 — les rituels du coucher sont un moyen d'assurer la sécurité dans des environnements parfois hostiles. Ce projet vise à démontrer comment les problèmes au sommet des agendas mondiaux — conflits, migration, santé publique et changement climatique — affectent et se reflètent dans les histoires d'heure du coucher pour les enfants du monde entier.

Hannah Reyes Morales est une photjournaliste philippine dont le travail documente les liens qui unissent les êtres humains, et la tendresse au milieu de l'adversité. Ses photographies se penchent sur les incarnations de la résilience dans la vie quotidienne. Elle est allée à la rencontre des femmes victimes d'agressions au Soudan du Sud, pays meurtri par une guerre fratricide. Elle témoigne des atrocités de la guerre contre la drogue menée par le président philippin ou encore de celles subies par les femmes philippines violées lors de la Seconde Guerre mondiale. Elle collabore régulièrement avec le *New York Times*, le *Washington Post* et le *National Geographic Magazine*. Elle est membre de l'agence MAPS.



© Hannah Reyes Morales, Agence MAPS



© Hannah Reyes Morales, Agence MAPS



© Hannah Reyes Morales, Agence MAPS



© Hannah Reyes Morales, Agence MAPS

Jeoffrey Guillemard **LES DÉPLACÉS INTERNES DU SINALOAS**

> Rue du Trou Patrix (Extérieur)

« Nous avons même laissé nos morts là-bas », regrette Pancho, les larmes aux yeux.

C'est une histoire douloureuse qu'il nous raconte, celle d'une vie perdue, loin de ses fraîches montagnes du Sinaloa. C'est là-bas que se trouve la maison de son enfance qu'il a dû fuir avec toute sa famille pour survivre à la violence des narcos. Ils ont tout perdu, tout laissé derrière eux, maisons, cultures et bétail. Ils tentent maintenant de reconstruire leurs vies dans une agglomération où ils n'ont aucun repère, un monde urbain qu'ils ne connaissent pas vraiment.

Leur logement : une petite maison faite de bois et de tôles dans la périphérie de la ville mexicaine de Mazatlan dans l'état du Sinaloa, à seulement 2 heures de leur village. Loin et proche à la fois. Au cours des 20 dernières années, le Cartel de Sinaloa, l'une des organisations criminelles les plus puissantes au monde, s'est emparé de la population des montagnes du Sinaloa pour en faire une main-d'œuvre bon marché destinée à la culture de la marijuana et du pavot. Mais depuis la légalisation du cannabis dans certaines régions des États-Unis, le commerce des drogues synthétiques comme le fentanyl est devenu beaucoup plus rentable.

Conséquences : plus besoin de travail aux champs, la population n'est plus embauchée, mais extorquée, menacée, violée et tuée. Sous le coup de la violence et des menaces quotidiennes, les familles décident de quitter leur village, laissant derrière elles tous leurs biens dans l'espoir de pouvoir rentrer un jour. Les villages se vident lentement et deviennent des villes fantômes. La violence s'intensifie et les familles sont obligées de repartir à zéro. Les hommes agriculteurs deviennent ouvriers dans le bâtiment, les femmes organisent des manifestations pour demander de l'aide au gouvernement. Les personnes déplacées par la violence du Sinaloa ont réalisé un exploit sans précédent : après des années de lutte, un gouvernement local leur a fourni un logement, au vu de l'impossibilité de retourner dans leurs communautés. Mais les conditions dans lesquelles ils ont reçu les 55 logements dans la banlieue de Mazatlán sont loin d'être dignes, et ont renvoyé leurs habitants à la marginalisation.

Jeoffrey Guillemard est né en 1986 à Nancy en France et réside au Mexique depuis 2006. Il a débuté comme photographe autodidacte et a suivi en 2014 la formation de photojournaliste à l'EMI-CFD à Paris. Aujourd'hui, il travaille principalement pour les médias européens, états-uniens et mexicains. Son travail documentaire porte sur les enjeux sociaux contemporains comme la migration, la sexualité et les pratiques religieuses. Depuis plusieurs années, il documente divers sujets liés aux victimes collatérales du narcotrafic au Mexique, comme l'histoire des « Trésors perdus », un groupe de mères de famille qui recherchent leurs fils dans les fosses clandestines du crime organisé ou encore l'histoire des habitants du Sinaloa déplacés par la violence du conflit armé qui sévit dans la région.



© Jeffrey Guillemond



© Jeffrey Guillemond

Stéphanie Buret

ORWEL CITY

-> Square Créte (Extérieur)

Songdo, Smart City de Corée du Sud. Une atmosphère de film d'anticipation plane le long des avenues encore un peu vides, bâties sur des polders gagnés sur les eaux boueuses de la mer Jaune. À 60 kilomètres de Séoul, la ville laboratoire de la vie ultraconnectée de Songdo est le terrain de jeu et d'expérimentations du groupe Cisco qui entame sa construction en 2003 et la terminera en 2022. Cette première grande ville intelligente a maintenant ses petites sœurs en chantier un peu partout dans le monde (Astana, Masdar). Reliée par un spectaculaire viaduc à l'aéroport international d'Incheon, Songdo doit être un aérotopolis, contraction d'aéroport et de métropole, attirant les QG régionaux des multinationales dans une «ville idéale» inspirée de Sydney, New York ou Venise. Vitrine futuriste de la Corée du Sud, la ville a raflé le Fonds de l'ONU pour le climat au détriment de Genève. Estimée à 35 milliards de dollars, cette « Smart City » représente un exemple de ce que pourrait être la ville du futur. Elle incarne notre intérêt croissant pour les nouvelles technologies et leur impact sur la vie quotidienne dans un souci pratique comme écologique. Mais elle symbolise aussi cette dictature invisible du numérique, notre tyrannie du bien-être et l'obsession de la sécurité.

« Soucieuse du bien-être » de ses habitants, Songdo possède un cerveau central qui contrôle le flux du trafic (même si, pour l'instant, la ville reste encore sous-peuplée par rapport à sa capacité) et la criminalité avec ses caméras de surveillance placées un peu partout. Chaque appartement, tous construits à l'identique, possède également un écran avec la possibilité pour les résidents d'avoir un œil sur les parcs du quartier par exemple. Les mamans adorent, car elles peuvent surveiller leurs enfants sans sortir de chez elles. D'ailleurs, pour toutes ces raisons, les résidents semblent vivre dans des clapiers.

Les bâtiments de la ville sont équipés de panneaux numériques qui régulent la consommation en ressources. Ils permettent aux habitants de faire une gestion en temps réel de leur consommation en eau et en électricité par exemple. Les habitants peuvent prendre conscience de leur empreinte écologique, réduisant ainsi les coûts et leur permettant d'obtenir des bonus les gratifiant d'un abonnement à la salle de sport par exemple. Tout a été fait de manière à intégrer une forme de régulation de la vie citadine par l'intermédiaire de la technologie. Les poubelles n'existent pratiquement pas, un système souterrain de gestion des déchets a été mis en place partant directement des appartements, évitant ainsi le ramassage des ordures.

A Songdo, tout est fait pour attirer les familles. Les meilleures écoles et universités sont en effet ici (Chadwick, Yonsei, Incheon Global Campus University etc). Service prometteur dans un pays confucéen obsédé par la réussite éducative. J'ai rencontré en majorité des résidents enthousiastes et fiers de vivre dans cette nouvelle ville. Cela correspond tout à fait à la demande de la plupart des Coréens (surprotection, éducation de prestige, cadre de vie plus propice aux loisirs, aéroport). Restent encore à convaincre plus d'étrangers. Malgré la volonté de faire de Songdo une ville internationale (Chadwick School, ONU, Global Fund, World Bank, Samsung Bio), elle reste très coréenne pour l'instant (environ 3'000/100'000 résidents, selon l'IFEZ). L'objectif pour la ville est d'atteindre 200'000 habitants pour 2022. En créant une zone franche, le but était d'attirer les investisseurs.

— Sélection 2023 —

En conclusion, à l'heure où la Corée vient de subir le plus spectaculaire développement économique au monde, Songdo semble un terrain de recherches fascinant pour ce pays. Pays très axé sur le travail et l'éducation, le concept de « Smart City » a l'avantage de permettre à la Corée de penser pour la première fois le rapport travail/loisir. Et plus largement, de se questionner sur la notion de société de contrôle.

La photojournaliste Stéphanie Buret a reçu le Prix Nikon de la révélation photographique sur l'environnement pour sa série sur la Suisse lors de la première édition du Festival Les Femmes s'exposent en 2018. Son travail capture les mutations sociales, les résistances humaines et les constructions identitaires. Globe-trotteuse et aventurière, Stéphanie Buret questionne le monde à travers des clichés rares sur des populations isolées et des territoires nouveaux ou inaccessibles dans un contexte de transition ou de dictature. Suisse, Qatar, Corée du Sud, Russie Arctique, Myanmar, Érythrée, Japon, telles sont ses destinations photographiques saisissantes. Indépendante, elle sillonne ces terres abruptes où elle radiographie l'environnement, observant les interactions humaines entre splendeur panoramique et réalité difficile et extrême. L'actualité sociale, technologique, climatique et politique est ainsi au coeur de ses réflexions.

La photojournaliste Stéphanie Buret a reçu le *Prix Nikon* de la révélation photographique sur l'environnement pour sa série sur la Suisse lors de la première édition du *Festival Les Femmes s'exposent* en 2018. Son travail capture les mutations sociales, les résistances humaines et les constructions identitaires.

Globe-trotteuse et aventurière, Stéphanie Buret questionne le monde à travers des clichés rares sur des populations isolées et des territoires nouveaux ou inaccessibles dans un contexte de transition ou de dictature.

Suisse, Qatar, Corée du Sud, Russie Arctique, Myanmar, Érythrée, Japon, telles sont ses destinations photographiques saisissantes. Indépendante, elle sillonne ces terres abruptes où elle radiographie l'environnement, observant les interactions humaines entre splendeur panoramique et réalité difficile et extrême.

L'actualité sociale, technologique, climatique et politique est ainsi au coeur de ses réflexions.



© Stéphanie Buret



© Stéphanie Buret



© Stéphanie Buret



© Stéphanie Buret

Rafael Yaghobzadeh

QUAND LA GUERRE TOQUE À VOTRE PORTE, UKRAINE.

-> Théâtre de Corbeil-Essonnes (Intérieur)

Le 24 février 2022, aux alentours de 4 h 30 lorsque les premiers bombardements russes frappent l'Ukraine, je me trouvais à Kramatorsk, dans le Donbass, avec mon collègue de Libération. Nos sacs étaient déjà prêts, nous sommes immédiatement sortis de nos chambres et avons demandé à la réceptionniste où était l'accès au sous-sol pour s'y abriter. Elle ne savait plus où étaient les clés et ne semblait pas réaliser ce qui se passait. Quelques heures plus tard, nous étions sur la route vers Kyiv, la capitale ukrainienne, une ville que nous connaissions bien. Hélas, elle ne serait plus la même quand nous y arriverons.

Depuis, j'ai passé 7 mois dans le pays de février 2022 à janvier 2023 pour le journal Libération puis principalement pour Le Monde. Au fil des saisons, d'est en ouest, du nord au sud, j'ai travaillé dans plus d'une trentaine de localités. Mes premiers reportages en Ukraine remontent à 2014 pour les manifestations de l'Euro-Maïdan. Jusqu'en 2019, je me suis attaché à documenter la situation sur le long terme. Il me paraissait déjà important de rendre compte de l'histoire complexe de ce pays aux marches de l'Europe.

La résistance, l'organisation citoyenne, le dévouement, la résilience des Ukrainiens ont frappé le monde entier au début de l'invasion. Pour moi, elles sont en fait, l'aboutissement d'un processus commencé 8 ans plus tôt. Toute cette énergie était déjà à l'œuvre en 2014, tant à Kyiv que dans le Donbass. Mais aujourd'hui, elle se trouve décuplée mille fois, se propageant à travers tout le pays et forgeant l'unité d'une nation indépendante depuis une génération.

Dans un conflit, la question de l'habitat est vitale. La population s'est créé une nouvelle existence, vivant sous terre des mois durant dans les villes où le grondement des bombardements est devenu quotidien. Les bâtiments changent de fonction au fil du temps, les écoles deviennent des centres de distribution de biens humanitaires ou des centres d'accueil, les wagons de train se transforment en hôpitaux ou en hébergement temporaires, les stations de métro des abris anti-bombe. Devoir quitter sa maison à cause des combats ou parce qu'elle a été détruite par un orage d'acier et une situation que personne ne souhaite. Mais espérer revenir chez soi et reconstruire bien que la vie d'avant ait volé en éclat est un souhait qui est cher à chacun et chacune durant son exil.

Raconter la guerre est une façon de dépeindre la peur et l'effroi que vivent les gens. C'est aussi relater des faits, des histoires pour qu'on ne puisse pas les oublier, dire qu'on ne savait pas.

Une des particularités de ce conflit est la rapidité avec laquelle les municipalités ou même certaines personnes ont justement entrepris de reconstruire les maisons et les infrastructures détruites. À Bucha, à la périphérie de Kyiv, où j'ai travaillé longtemps, on ne s'aperçoit pas toujours que la guerre est passée par là tant chacun s'efforce d'en effacer les traces.



© Rafael Yaghoobzadeh



© Rafael Yaghobzadeh

Ulrich Lebeuf

SPETTRI DI FAMIGLIA

(Agence MYOP)

-> Théâtre de Corbeil-Essonnes (intérieur)

Il y a bien évidemment des questions que l'on se pose avec le temps qui passe, et celle de l'identité en fait partie.

Ma mère, Charlotte, est née en 1938 en France d'un père Napolitain et d'une mère Française.

Les Napolitains sont particulièrement attachés à leur terre, leur pays.

Elle s'est donc rendue dès sa plus jeune enfance, l'été à Naples, en famille. À ce moment ses parents décidèrent de ne pas l'élever et de la laisser au « pays » sous la responsabilité de son oncle. Un homme extrêmement violent, d'abord envers son épouse, ensuite envers cette petite fille dont il avait la charge.

À l'âge de 16 ans, elle s'enfuit des griffes de cet homme, avec la culpabilité d'abandonner sa tante.

Ma mère a gardé un lien très particulier avec ce territoire, un mélange de terreurs avec cet homme, et d'amour avec cette femme. J'ai imaginé Napoli toute mon enfance par le biais de ses histoires, de ses souvenirs, entre fascination et dégoût, entre violence et tendresse.

En 2015 j'ai ressenti le besoin de découvrir cette ville en sa présence. Elle n'y était jamais retournée. Il me fallait photographier cette ville fantasmée, constituant indirectement mon histoire.

Cette ville où la fascination de la mort est rythmée par un hymne à la vie unique qui lui appartient.

Par différents processus photographiques, entre fiction et réalité, j'invente peu à peu un album de famille, et rend visible par mes images les personnages de son histoire, de mon histoire, des visages et des lieux inconnus à ma mémoire.

Je reviens sur le lieu d'un drame, je photographie un territoire avec cette même fascination naissante en moi.

Ulrich Lebeuf, né en 1972, est un photographe français. Il anime des workshop en France. En mai 2006 il reçoit le *Prix Jean Dieuzaide*, décerné par l'*Académie des Arts du Languedoc*. Cette récompense salue le travail du photographe, aussi bien pour son rôle de témoin lors de grands événements, via ses clichés pour la presse française et internationale que pour son engagement dans la promotion de la photographie en tant que directeur artistique.

Les photographies d'Ulrich Lebeuf sont réalisées, depuis plus de vingt ans, sur les terrains de l'actualité, lieu de conflits ou de pouvoir, lieux où l'histoire se décide et se fait. Membre de l'agence MYOP depuis janvier 2007, ses travaux sont publiés dans *Le Monde*, *Libération*, *The New York Times* ou des magazines comme *Grazia*, *VSD*, *Géo*, *M le Monde*...

En parallèle de son travail pour la presse, il poursuit des travaux photographiques plus personnels, où il alterne les processus photographiques selon les sujets : de la couleur au noir et blanc, en passant par le Polaroid, ou des procédés proches de l'art pictural. En 2022, il est lauréat de la grande commande nationale du *Ministère de la Culture*.



© Ulrich Lebeuf, Agence MYOP



© Ulrich Lebeuf, Agence MYOP



© Ulrich Lebeuf, Agence MYOP

Partenariat Face à la mer

Yassine Sellame

SKATE BOARDING

-> Parvis de la Médiathèque (Extérieur)

Le skate et la photographie sont deux disciplines qui cohabitent et qui alimentent ma créativité. Originaire de Marrakech, j'ai commencé la photographie à la même période où je pratiquais le skate. Le « film » est un médium qui redéfinit l'importance du moment capturé, ainsi que le rapport à la photographie et au temps, à contre-courant de la profusion d'images que nous vivons aujourd'hui. J'ai donc commencé à documenter la communauté des skateurs à Marrakech et au Maroc, et me familiariser avec cette pratique en développant mes propres films, en couleur comme en noir et blanc, et en proposant aussi des ateliers d'initiation au cinéma, notamment pour quelques skateurs passionnés.

À la fin de mes études, c'est en m'installant à Casablanca que j'ai découvert une nouvelle communauté du skateboard, mais aussi tout un groupe de personnes partageant les mêmes idées et désirs créatifs que moi, constituant ainsi un aperçu de leur génération. Chaque personnalité se démarque, s'inspire, échange et se nourrit de l'autre, et c'est cette énergie que je voulais mettre en images avec ce projet.

Principalement urbaines, ces photos témoignent de l'émergence d'une nouvelle génération créative marocaine en devenir, à travers des portraits, des scènes de rue, des instants pris sur le vif et des instants posés. C'est dans la ville qui est devenue un terrain de jeu que ce projet dresse le portrait d'une jeunesse, d'une génération marocaine en pleine évolution.





© Yassine Sellame





L'œil Urbain et le festival Face à la Mer

L'objectif de "Face à la mer" est de déclencher des discussions, de mettre en place des initiatives destinées à l'accompagnement de projets, de soutenir des indépendants dans leur action professionnelle.

Notre action s'adresse à tous les photographes professionnels, émergents ou confirmés.

Face à la mer aide à faire découvrir et soutient des projets atypiques, de nouvelles formes d'écritures photographiques et des formats audacieux.

Il souhaite créer un espace d'échange – trop rare – entre professionnels des médias, de l'édition et de la photographie.

Il a été fondé par Yamna Mostefa, originaire de Carcassonne. Yamna a un parcours hétérocyte dont la passion est devenue au fil des années, Tanger et sa culture internationale. Son identité interculturelle se ressent dans son itinéraire marocain ainsi qu'à travers les rencontres d'auteurs et artistes en activité au Maghreb.

Plus de dix années de voyages et de rencontres lui ont fait écouter et comprendre les problématiques des photographes maghrébins et constater que le partage de valeurs professionnelles rassemblait les actrices et acteurs d'une photographie méditerranéenne.

LES RENCONTRES PHOTO 2022

La quatrième édition des Rencontres photo de Tanger "Face à la mer" aura lieu du 30 Novembre au 4 décembre 2022. L'œil urbain fera parti du jury de mentors.

Les rencontres photo de Tanger offrent la possibilité de participer à 4 jours d'échanges avec des experts du monde de la photographie. Le programme se compose de lecture de portfolios, workshops, débats et projection. L'accès est gratuit et réservé aux photographes sélectionnés dans la limite des places disponibles.

Cette année, 10 photographes issus des pays du Maghreb ont eu la possibilité d'avoir des sessions de mentorat personnalisées et de participer au Grand Prix Face à la Mer.

Yassine Sellame, lauréat de cette 4^e édition, est exposé lors de l'édition 2023 à Corbeil-Essonnes.



mentor

Prix dédié à la réalisation d'un projet photographique.

L'œil Urbain et le Prix Mentor

Depuis la création de l'association Freelens en 1962, les questions de l'existence, du sens et de l'évolution de l'image photographique ont toujours été au cœur des démarches et des réflexions de l'association Freelens. Elle est la première organisation professionnelle regroupant les grand·e·s acteur·trice·s du photojournalisme, de la photographie sociale, du documentaire, ainsi que certain·e·s photographes humanistes et cinéastes avec d'illustres noms à sa tête tels que Robert Doisneau.

Freelens s'est tournée, dès que l'association a été reconnue d'utilité publique par le conseil d'État en mai 2011, vers la photographie dans son ensemble s'ouvrant ainsi aux publics et aux écritures les plus diverses.

En créant un espace d'échange et de réflexion entre les chercheur·se·s, les penseur·se·s, les enseignant·e·s, les professionnel·le·s de l'image et le grand public, Freelens œuvre aujourd'hui pour le rayonnement de la photographie, de ses nouvelles représentations et de son information visuelle. Elle agit comme un laboratoire de réflexion, d'accompagnement, de valorisation et de transmission des patrimoines et des savoirs, une éthique et une déontologie de la photographie.

Prix dédié à la réalisation d'un projet photographique.

Incubateur de nouveaux talents, le Prix Mentor fournit aux lauréat·e·s les moyens de développer leur projet photographique dans les meilleures conditions depuis 2015.

Créé à l'initiative de Freelens, le Prix Mentor est attribué chaque année en partenariat avec la Scam, la Copie Privée et le CFPJ Médias. Il s'agit d'une dotation de 5 000 euros de la Scam et de la Copie Privée pour la production d'un projet, d'une formation d'une valeur de 2 500 euros du CFPJ Paris ainsi que de l'accompagnement personnalisé du lauréat·e par un ou plusieurs expert·e·s.

Le prix Mentor s'installe à Corbeil-Essonnes pour une session spéciale.

Éditions précédentes

2022

William Klein
Darcy Padilla, The Julie Project
Guillaume Herbaut, Terre désirée
Anne Rearick, Township
John Trotter, No Agua No Vida
Sandra Mehl, Leur éternel
Hervé Lequeux, Viva khawa
Anthony Micallef, Indigne Toit
Rip Hopkins, Odyssée 2022
Paloma Laudet, No man's land
Pascal Rivière, AleX
Collectif Item, Le collectif item, 20 ans, un engagement
Édouard Élias, MÉDITERRANÉUM

2021

Yan Morvan (photographe en résidence), La fin d'un cycle
Denis Dailleux, Tante Juliette
Christophe Gin, Colonie
Yohanne Lamouliere, Nord
John Vink, Tour de France 1985
Gilles Favier, Jusqu'ici tout va bien... 25 ans après le film La Haine
Gabrielle Duplantier, Pays basque
Morgan Fache, 10^e département
Hugo Ribes, Le Grand Chemin
Corentin Fohlen, Mon oncle (... est un génie)
Musée français de la Photographie, La vie en pages

2020

Jodi Bieber, Soweto
Pascal Maître, Quand l'Afrique s'éclairera
Bruno Boudjelal, Goudron Tanger — Le Cap
Cédric Gerbehaye, Congo in limbo
Mouanda Baudouin, Fantômes de Corniches
Eugénie Baccot, Nsenene Paradise
Kibuuka Mukisa Oscar, Breaking Africa
Mayeul Akpovi, Abidjan in motion
Cotonou in motion & Lomé in motion
Emmanuelle Andrianjafy, Nothing's in Vain
Kadir van Lohuizen, Diamond Matters
Romain Laurendeau, Poissons Mamas
Guillaume Zuili (photographe en résidence), Memory Lane
Musée français de la Photographie, Vus de face,
Drôles d'engins

2019

Jean-Christophe Béchet, Frenchtown
Stéphane Duroy, Distress
Yan Morvan, Anarchie au Royaume-Uni
Gilles Favier, Belfast
Rip Hopkins, Another Country
Matt Stuart, All That Life Can Afford
Olivier Jobard, Le Rêve anglais
Cyril Abad, Back to Blackpool
Ken Grant, A Topical Times for these Times
Jeanne Frank, Planète Z
Agence Ostkreuz, 30^e anniversaire de la chute du mur de Berlin

2018

Sophie Brändström, Un jour ordinaire
Gaël Turine, Le Mur de Lima, Pérou
Guillaume Zuili, Smoke & Mirrors
Alain Keller, Juke Joint blues
Signatures, maison de photographes, National
Denis Meyer, Bergers urbains

Kolektif 2 Dimansyon, Frontière(s)
Albert Lévy, La ville en bleu
Didier Bizet, Lenin Palace
Claire-Lise Havet, L'Habitat moyen en Russie

2017

Patrice Terraz, Californy
Martin Bogren, Tractor boys
Hervé Lequeux, Une jeunesse française
Johann Rousselot, Delhi – Les 30 désastreuses ?
Sandra Mehl, Ilona et Maddelena
Andréa Mantovani, Raw Kingston
Niels Ackermann, L'ange blanc
Romain Laurendeau, Alger : le foot et la fureur de vivre
Yan Morvan, Blousons noirs
David Marvier, Bitume
Robert Doisneau, Un photographe et ses livres

2016

Epectase, Le Candidat et L'Étranger
Cédric Gerbehaye, D'entre eux
Thomas Vanden Driessche, Strangely Dampremy
Sébastien Van Mallegem, Prisons
Vincent Catala, Rio, rivage intérieur
Adrien Selbert, Srebrenica, nuit à nuit
Colin Delfosse, Toute arme forgée contre moi sera sans effet
Frances Dal Chele, D'où vient ce bruit à l'horizon ?
Sandra Calligaro, Afghan Dream
Sylvain Demange, Nitescences

2015

Michael Ackerman
Richard Pak, Les Frères pareils
Steeve Iuncker, Villes extrêmes
Michel Séméniako, Marcoussis, nuits chromatiques
Bogdan Konopka, La Ville invisible
Cyrus Cornut, Les Villes sont comme des océans
Stéphane Gautier, Agriculture urbaine
Olivier Corsan, Street-Workout
Philippe Blayo, Ex-villes nouvelles
Laurent Nicourt, Manhattan Silhouettes
William Gonnet, Si la terre était une nation,
Istanbul en serait la capitale

2014

Jean Larive, Indépendance(s) – Notes d'Algérie
Aurélien Voldoire, Downton
Elisabeth Blanchet, Palace for the people
Olivier Laban-Mattei, Oulan-Bator
Corentin Fohlen, Une ville sur la brèche
Arno Brignon, Ancrages
Patrick Zachmann, Ma proche banlieue

2013

Moïse Fournier, Figures et vous
Jean Christophe Béchet, Trajectoires urbaines : il y a des villes
Marco Sardino, Life
Claude Breteau, Regards et rencontres humanistes
Yan Morvan, Gangs Story
Samuel Bollendorff, A l'abri de rien
Yves Bigot, 3 jours à Venise
Le Bar Floréal, Des hommes et des femmes dans la ville

Carnet d'adresses et horaires d'ouverture

Galerie d'art municipale

16, allées Aristide-Briand

01 60 89 88 92

Du mercredi au dimanche, 14h-18 h

Théâtre de Corbeil-Essonnes

20-22, rue Félicien-Rops

01 69 22 56 19

Du mardi au samedi 10h-12 h, 13h-18 h

Ouverture exceptionnelle des expositions au théâtre :
dimanches 29 mars et 17 mai 2020 de 14h à 18h

Médiathèque Chantemerle

84, rue Féray

01 60 88 03 12

Mardi 14h-19 h

Mercredi 10h-18 h

Jeudi 16h-18 h

Vendredi 14h-18 h

Samedi de 10h-18 h

MJC Fernand-Léger

45, allées Aristide-Briand

01 64 96 27 69

Lundi 10h-12 h, 14h-19 h

Mardi 14h-19 h

Mercredi 10h-12 h, 13h30-19 h

Jeudi et vendredi 10h-12 h, 14h-19 h

Samedi 09h30-12 h 30, 14h-18 h

Parvis de l'Hôtel de Ville

Extérieur

Place Galignani

Square Créte

Extérieur

Allées Aristide-Briand

Rue du Trou-Patrix

Extérieur

Kiosque à Musique

Extérieur

21, allées Aristide-Briand

Cinéma Arcel

15, place Léon-Cassé

09 63 65 53 00

En train

Depuis Paris, prendre le RER D à

Châtelet-Les Halles ou Gare de Lyon,

direction Corbeil-Essonnes.

Sortie à la station « Corbeil-Essonnes ».

Compter 40 mn de trajet.

Pour consulter les horaires : www.transilien.com

Venir à Corbeil-Essonnes :

Depuis Paris

La ville est située au sud de Paris, à environ
30 km depuis porte d'Orléans ou porte d'Italie.

Autoroute A6, direction Lyon, sortie « na-
tionale 104 Corbeil-Essonnes »,

puis sortie 30 vers « Corbeil-Essonnes centre ».

Hébergement

Notre partenaire **Hôtel Campanile Évry Ouest,**

propose des prix préférentiels pour

le festival **L'Œil Urbain.**

Avenue Paul-Maintenant,

91100 Corbeil-Essonnes, Tél. : 01 60 89 41 45



Contact Presse

2^e Bureau
Martial Hobeniche, Anna Rouffia

loeilurbain@2e-bureau.com

Tél. : 01 42 33 93 18

www.2e-bureau.com

Trois photographies libres de droits sont disponibles
sur demande pour chaque photographe.

www.loeilurbain.fr

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux



Toutes les expositions du festival sont en entrée libre.